

la Révolution française. À titre d'exemple, viennent d'Amérique centrale le mimosa de Farnèse (*Vachellia farnesiana*) et le haricot caracolle (*Cochlianthus caracalla*); d'Asie, le lilas de Perse (*Melia azedarach*) et le jasmin jonquille (*Jasminum odoratissimum*); d'Afrique du Sud, l'aloès panaché (*Aloë variegata*), la fausse bruyère du Cap de Bonne-Espérance (*Phylica ericoides*), dix espèces de géraniums et la queue de lion (*Phlomis leonurus*); d'Asie Mineure, le caroubier (*Ceratonia siliqua*); des Açores, le jasmin de Madère (*Jasminum azoricum*); d'Italie, l'oranger bergamote (*Citrus bergamia*)

et le myrte de Tarente (*Myrtus communis* var. *mucronata*).

## Les arbres aussi

Grâce à une autre de ses relations amicales, André Michaux, il va diffuser en nombre diverses espèces d'arbres que son beau-père Pierre Andrieux avait commencé à commercialiser, comme le tulipier de Virginie (*Liriodendron tulipifera*), le cyprès de Louisiane et divers chênes d'Amérique, et il va aussi développer une activité de pépiniériste avec ces arbres du Nouveau

Monde. André et Philippe, tous les deux fils d'agriculteur, ont étudié la botanique à la même époque. En 1779, André Michaux obtient son brevet de botaniste, part en Angleterre et séjourne à Kew Garden. À son retour, il participe à une expédition botanique organisée par le naturaliste Jean-Baptiste de Lamarck en Auvergne. Il y gagne sa place de botaniste-voyageur pour des expéditions plus lointaines, vers la Perse et le Caucase. Les nombreuses récoltes qu'il en rapporte ravissent André Thouin. Parmi elles, deux espèces d'arbres, le pterocaryer (*Pterocarya pterocarpa*) et le faux-orme de Sibérie (*Zelkova crenata*), vont connaître un essor remarquable comme arbres d'ornement. À peine est-il rentré à Paris que le nouvel organisateur des expéditions royales l'envoie dans la toute jeune République d'Amérique. Cette fois, Michaux emmène son fils François-André. Ensemble, ils écument tout l'est de l'Amérique du Nord, de la baie de Hudson à la Floride.

Philippe-Victoire de Vilmorin fait venir une grande quantité de graines de cyprès de Louisiane, de tulipier de Virginie, de mûrier rouge, de liquidambar, de cirier, de thuya (*Thuya occidentalis*), de noyer (*Juglans*), de magnolia (*Magnolia macrophylla*), de chêne (*Quercus macrocarpa*). Il s'attelle à les faire pousser dans un jardin d'essai installé à Reuilly, au-delà du faubourg Saint-Antoine, où, en plus de son jardin du centre de Paris, il teste ses nouvelles acquisitions avant de les diffuser. Ses observations deviennent des conseils de culture pour les nouveautés inscrites à son catalogue et dont les noms seront reproduits en tête du *Bon jardinier*, un almanach publié année après année depuis 1755 et dans lequel, à partir de 1778, la maison Vilmorin-Andrieux fera connaître les nouvelles plantes qu'elle met dans le commerce et ce jusqu'à la dernière édition en 1962.

## Naissance d'une nouvelle forme d'agriculture

À la veille de la Révolution, l'entreprise Vilmorin-Andrieux est une référence au sein de la corporation des marchands grainiers. Le baron le Bon de Poederlè la recommande dans son *Manuel de l'arboriste et du forestier* publié en Belgique en 1788. L'année suivante, elle est citée



SIX GRANDS PRIX SONT ATTRIBUÉS à l'entreprise Vilmorin-Andrieux lors de l'Exposition universelle de 1900, à Paris, comme le mentionne la couverture du catalogue de 1901.

parmi les grainiers en vogue par l'*Almanach Dauphin*, qui recense les bonnes adresses parisiennes. Parmi ses clients, il y a bien sûr les maraîchers parisiens, estimés à 1 200 familles en 1776, installés dans les faubourgs et plus loin. Ce sont le plus souvent des paysans des régions d'Île-de-France, de Picardie, de Normandie, de la Brie ou de la vallée de l'Yonne qui sont venus s'établir sur des terrains achetés ou loués à bail à de riches propriétaires ou à des congrégations religieuses. Il y a bien sûr les fermiers qui vivent de la culture des céréales ou des plantes fourragères. Il y a aussi toute une clientèle aristocratique et bourgeoise pour laquelle le jardin constitue un signe de position sociale. À l'esthétisme du tracé du jardin, aux plantes incroyables qui arrivent du bout du monde, s'ajoute l'indispensable potager qui garnit en fruits et en légumes la table de son propriétaire quelle que soit la saison. Les productions doivent être belles et goûteuses et se distinguer des légumes qui poussent dans les jardins de paysans.

Quand éclate la Révolution française, Philippe-Victoire de Vilmorin modifie pour un temps son enseigne qui devient « À l'oiseau national ». La Société royale d'agriculture dont il est membre est dissoute. Il participe avec son ami Auguste Parmentier et son confrère Jacques-Philippe Martin Cels, horticulteur derrière la porte du Maine, à la Commission de subsistance et d'agriculture. Il distribue des graines, prend contact avec les gros fermiers des environs de Paris pour assurer le ravitaillement de la capitale, rédige des instructions pour favoriser la culture de la pomme de terre – tubercule encore relégué au rang de sous-nourriture tout juste bonne pour les animaux –, du colza, du trèfle violet et d'autres fourrages facilitant l'alimentation des animaux de ferme.

Il est aussi au côté de son ami André Thouin, lequel préside en 1792 et 1793 une Commission de la recherche des plantes dans les jardins de la liste civile et dans ceux des émigrés. Il s'agit de faire l'inventaire et de récupérer les plantes intéressantes dans les propriétés du roi et les jardins privés des émigrés et des condamnés. Ils vont ainsi enrichir le Muséum national d'histoire naturelle de plus d'un million de spécimens provenant pour un dixième des jardins ayant appartenu à Malesherbes, à Marbeuf, au comte d'Artois,

aux Chartreux... Le reste provient des pépinières royales du Roule.

L'entreprise avait été mise à mal par la tourmente révolutionnaire. Mais Philippe-Victoire laissa à la postérité un jardin d'essai, un réseau de correspondants et des notices très utiles sur un grand nombre de plantes. Fort de son expérience, il a aussi publié des mémoires sur la conservation et la préparation des graines, sur les précautions à prendre pour s'assurer de leur bonne qualité et sur les moyens de leur employer à la reproduction. À la demande de la Convention, il rédigea une instruction détaillée pour les personnes chargées par le gouvernement de faire des achats à l'étranger. Il y indique les précautions à prendre pour choisir les graines et rapproche les noms systématiques des noms vulgaires sous lesquels les plantes sont connues dans le commerce.

Ainsi, quand mourut en 1804 l'homme qui avait réuni dans son jardin d'essai de la rue de Reuilly toutes les espèces et variétés de plantes alimentaires, fourragères et d'intérêt économique cultivées en France et dans plusieurs pays d'Europe, une nouvelle forme d'agriculture voyait le jour, dans laquelle les semences du professionnel allaient supplanter les graines du paysan. Dans un hommage, le baron Sylvestre, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, dit de lui que « par ses cultures expérimentales, ses écrits, son activité, son intelligence et ses nombreuses relations commerciales, il a beaucoup contribué à répandre dans les classes aisées le goût du jardinage et de l'agriculture ». ■

## ■ L'AUTEUR



**Christine LAURENT**, historienne de formation, a exercé le métier de journaliste scientifique.

Depuis 2001, elle est chargée de mission à la mairie de Paris et travaille actuellement à la direction des espaces verts et de l'environnement.

## ■ POUR EN SAVOIR PLUS

G. Trébuchet et C. Gautier, *Une Famille – Une Maison – Vilmorin* Andrieux, Édition de l'Historique de Verrières, 1982.

Le jeudi 3 décembre, de 14h à 15h, Christine Laurent reviendra sur l'histoire de l'herbier des Vilmorin dans l'émission *La marche des sciences* sur *France Culture*. [www.franceculture.fr](http://www.franceculture.fr)

**CET ARTICLE** est le premier chapitre du livre de Christine Laurent *L'herbier Vilmorin*, Belin (2015).



Le fils de Philippe-Victoire, Philippe-André, était peu intéressé par les affaires. Il confia la gestion de son commerce des graines et se consacra entièrement à l'étude des plantes. Il acheta une propriété à Verrières-le-Buisson, qui deviendra au fil des générations un centre à la pointe de la recherche agronomique, unique en France. Il y développa des collections d'arbres, mais aussi de betteraves et de pommes de terre (une collection constituée par Auguste Parmentier). Son fils, Louis, a poursuivi l'activité familiale, avec l'aide de sa femme Élisabeth. Il s'intéressa, entre autres, à l'hérédité chez les plantes. Le petit-fils de Louis, Philippe, botaniste et voyageur passionné, rapporta de ses expéditions lointaines des plantes séchées, des graines et des plumes d'oiseaux. Il a surtout organisé l'herbier, un catalogue qui rassemble les collections passées, présentes et à venir. Une œuvre inestimable...